

muns en ces latitudes, votre valeureuse publication a la vie assurée, car elle a l'attrait de l'unique et de l'original, et on est forcé de la lire pour y trouver des choses qui ne se disent point dans les journaux de main d'homme.

ULRIC BARTHE.

Kingston, 5 avril 1903.

Ma chère Directrice,

Je viens de recevoir le premier numéro de la deuxième année du JOURNAL DE FRANÇOISE. Je l'ai lu, comme j'ai lu tous ses prédécesseurs, avec un bien sensible plaisir. Veuillez accepter mes sincères félicitations.

C'est une tâche difficile, parfois très ingrate, de maintenir et de faire prospérer chez nous, une publication de famille purement littéraire. Cette tâche, vous l'avez accomplie à la satisfaction de tous. Et cela prouve encore une fois, ce que je savais d'ailleurs fort bien, que vous avez toutes les qualités requises pour diriger une œuvre de bon goût et de sympathique intelligence. Votre revue, j'en suis certain, est reçue dans toutes les familles où l'on apprécie l'esprit et la saine littérature.

LE JOURNAL DE FRANÇOISE est en outre fort bien habillé. Sa toilette typographique est fraîche et printanière et sa tenue générale dénote une santé robuste, qui fait plaisir au regard.

Toutes ces qualités sont un sûr garant de succès. Et, à titre d'ancien directeur d'une revue, maintenant disparue et oubliée — tout en souhaitant cordialement à votre œuvre, une prospérité toujours grandissante — je ne puis m'empêcher cependant de vous offrir, à vous personnellement, le respectueux hommage de mon envie.

Veuillez agréer, etc,

J. D. CHARTRAND.

Québec, 9 avril 1903.

J'applaudis cordialement au premier anniversaire de votre excellent *Journal* et je lui souhaite une très longue vie. Un homme n'est majeur qu'à vingt et

un ans, un journal, certainement, l'est après trois cent soixante et cinq jours révolus. Le vôtre prouve ce fait par sa profonde sagesse et son exquise amabilité. C'est une bonne œuvre que vous accomplissez, chère Françoise; vous distribuez des bonbons succulents aux garçonnets et aux fillettes; aux gourmets de tous les âges, des friandises appétissantes; mieux que cela, vous servez des mets très substantiels et très sains.

Si j'en juge par le nombre extraordinaire de mes confrères *vieux garçons* impénitents (tous en bonne santé, eux) la plupart appartenant à l'élite intellectuelle, dans la métropole, il y a, certainement, une révolution à accomplir dans l'éducation du beau sexe montréalais. Vous avez touché, déjà, beaucoup de points saillants.

Je souhaite, comme M. le juge François Langelier en exprimait, un jour, le vœu dans votre publication, que l'insipide *euchre* disparaîtra bientôt de vos salons (je ne le trouve pas *progressif* du tout, ce *euchre*) et sera remplacé par des conversations intéressantes, aimables, spirituelles, de la bonne musique et quelques tours de valse, ainsi qu'au bon vieux temps. J'espère qu'on y verra beaucoup plus de bonnes ménagères, ce qui n'enlèvera rien à leurs charmes, au contraire; moins de toilettes au dessus des moyens des parents de celles qui les portent. Comme c'est délicieux pour un jeune homme à marier, sous l'état de fortune modique qui est général à Montréal comme à Québec, de rencontrer à un bon nombre de soirées, voire même, pendant toute une saison, une charmante jeune fille qui lui plaît, avec la même robe, le même costume lui séant bien! Oh! il ne l'observera pas lui-même, ce serait par trop futile, mais une bonne amie ou des *bonnes* amies (?) de la modeste montréalaise, ne manqueront pas de le lui apprendre.

Vous avez dit beaucoup de choses excellentes sur celles d'entre vous qui ont, comme leurs voisines des États-Unis, le fier courage de voir elles-mêmes à leur propre entretien, à leurs dépenses, ou, même, d'aider leur famille d'une aisance moyenne. Ce sont celles-là qui méritent surtout l'affection.

"Tapez" aussi, je vous en prie,

sur l'infime coterie anglomanique, sur cette engeance stupide et ridicule qui fait la honte de certaines maisons canadiennes-françaises dans votre ville. — C'est ce que l'on me dit. — Je ne le sais pas personnellement. Ce sera une volupté pour tous les bons patriotes.

Encore une fois, chère Mademoiselle Françoise, tous les succès pour votre œuvre si nationale, si utile et si saine.

L'un de vos fidèles lecteurs.

EDMOND DE NEVERS

AU SOLEIL

*Le vent du matin frais m'apporte
Des parfums et des bruits confus;
Le Printemps entre par ma porte,
Embrumé de brouillard diffus.*

*Le Soleil paresseux s'oublie
En son grand lit de satin bleu,
Car l'Aube encore ne délie
Les drap fins qu'a froissés le dieu.*

*A l'Orient, un gros nuage
S'efface. — Il te faut l'éveiller,
Soleil, puisque le Jour en rage,
Te retire ton oreiller!*

*C'est peut être un peu tôt, bel Astre,
Mais songe avec moi, pour un temps:
Quel manque d'égard, quel désastre,
Si tu fais faux bond au Printemps!*

*C'est aujourd'hui qu'il nous arrive
Des pays que tu connais bien;
Allons! lève-toi, l'âme vive!
Sois gai, surtout, comme il convient.*

*Car sous ton heureuse lumière
Tout est morne et creît sans espoir...
Fais que cette saison première
Naisse d'un matin, non d'un soir!*

ALBERT LOZEAU.

Mars, 1903.

Le plus souvent, on cherche son bonheur comme on cherche ses lunettes: quand on les a sur le nez.

GUSTAVE DROZ.

Heureux celui dont la femme refait tout les jours le cœur par la musique du soir.

J. MICHELET.